

Immortel Shakespeare

L'Histoire du roi Lear

Louise Vigeant

Number 144 (3), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67744ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (2012). Review of [Immortel Shakespeare / *L'Histoire du roi Lear*]. *Jeu*, (144), 50–52.

L'Histoire du roi Lear

TEXTE **WILLIAM SHAKESPEARE** / TRADUCTION **NORMAND CHAURETTE**

MISE EN SCÈNE ET VERSION SCÉNIQUE **DENIS MARLEAU**, ASSISTÉ DE **NADIA BÉLANGER**

COLLABORATION ARTISTIQUE ET VIDÉO **STÉPHANIE JASMIN** / DÉCOR **GUILLAUME LACHAPELLE**

COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **MARC PARENT** / MUSIQUE ORIGINALE **ROBERT NORMANDEAU**

CHORÉGRAPHIE DE COMBAT **JEAN-FRANÇOIS GAGNON** / MAQUILLAGES ET COIFFURES **ANGELO BARSETTI**

AVEC **JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD** (OSWALD), **DAVID BOUTIN** (EDMOND), **JEAN-FRANÇOIS CASABONNE** (LE COMTE DE KENT), **DENIS GRAVEREAUX** (LE DUC D'ALBANY), **BRUNO MARCIL** (LE DUC DE CORNOUAILLES),

PASCALE MONTPETIT (GONORIL), **VINCENT-GUILLAUME OTIS** (EDGAR), **GILLES RENAUD** (LE ROI LEAR),

ÉVELYNE ROMPRÉ (CORDELIA), **PAUL SAVOIE** (LE COMTE DE GLOUCESTER) ET **MARIE-HÉLÈNE THIBAUT** (REGAN).

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**, PRÉSENTÉE DU 13 MARS AU 7 AVRIL 2012.

LOUISE
VIGEANT

IMMORTEL SHAKESPEARE



L'Histoire du roi Lear de Shakespeare, mise en scène par Denis Marleau (TNM, 2012). Sur la photo : à l'avant-plan, Gilles Renaud et Jean-François Casabonne ; à l'arrière-plan, Pascale Montpetit, Denis Graveraux, Bruno Marcil et Marie-Hélène Thibault. © Yves Renaud.

Le nom de Shakespeare évoque des drames sanglants et des tragédies complexes, toujours dans un monde en profond bouleversement où s'activent de multiples personnages engagés dans des histoires aux nombreux rebondissements. Avec Shakespeare, on passe du Moyen Âge à la Renaissance, on voit des royaumes se disloquer, des destins se briser. Pour plusieurs spectateurs, cet univers de rois et de princes s'entredéchirant, où les complots et les trahisons s'enchaînent, apparaît le plus souvent comme très lointain. Si on peut être touché par la quête existentielle d'un Hamlet, inquiété par la jalousie malade d'un Othello ou bouleversé par l'amour contrarié des Roméo et Juliette, on s'identifie rarement à ces personnages hors du commun tant leurs aventures semblent ancrées dans des mondes dont on ne partage plus les valeurs ou tout simplement dont les bases idéologiques nous échappent.

Pourtant, quand un Denis Marleau se décide à nous raconter *L'Histoire du roi Lear*, tout à coup les personnages deviennent plus familiers. Et ce n'est pas seulement parce qu'il fait revêtir aux comédiens des costumes contemporains – bien que la magie opère ici manifestement. En choisissant de gommer les références historiques, le metteur en scène gomme aussi l'idée que cette histoire se serait passée « il y a très très longtemps » (entendons que nous ne nous y intéresserions que par « culture générale »). Conséquence : le spectateur ne peut plus évoquer la distance temporelle pour se réfugier dans le confort que cette

distance lui procure habituellement. Ici, il est confronté à des personnages atemporels, d'autant plus que la remarquable traduction de Normand Chaurette leur met en bouche une langue claire, assurée, tout sauf désuète. Leur histoire sera alors immédiatement plus accessible et interpellera directement le public.

L'anecdote est connue : le roi Lear décide de partager son royaume entre ses trois filles en échange de manifestations de l'amour qu'elles lui portent, et selon leur degré d'intensité. Toutefois, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'en se délestant ainsi de son royaume et de ses obligations de le gouverner – bien qu'il dise vouloir garder le titre de roi, croyant ainsi conserver le respect de tous –, c'est fatalement son identité qu'il dissout. « Personne ne me reconnaît donc ? » s'écriera-t-il, en proie à la déroute. Non, en effet, car n'ayant plus rien, il n'est plus rien. Comme tout héros tragique, il sera donc l'artisan de son propre malheur. Et ce malheur sera immense : ses filles Gonoril et Regan le spolieront, puis il sombrera dans la folie avant de mourir non sans avoir pu, au moins, revoir Cordelia, celle qu'il préférerait mais qu'il avait répudiée par pur orgueil, dans un moment de colère incompréhensible, et qui mourra elle aussi dans la funeste scène finale.

Le décor moderne participe aussi de ce brouillage temporel : une grande salle publique vide, à laquelle on accède par des portes battantes, avec des bancs le long des murs où s'assoieront souvent les personnages en attente de leurs scènes (ce qui indique instantanément au spectateur qu'il est face à un monde parfaitement théâtral, c'est-à-dire où chacun joue un rôle). Contrastant avec le froid réalisme de ce dispositif, les images projetées sur des écrans géants distillent une poésie visuelle – beau travail de Stéphanie Jasmin – qui contribue à bouleverser la perspective avec laquelle on perçoit cet univers, le tout dans des tons de blanc et de gris qui confèrent à l'ensemble une harmonie esthétique, mais aussi une sorte d'irréalité. Des lieux, mieux, des atmosphères sont suggérées par ce biais ; plans d'ensemble, plans rapprochés, gros plans se succédant, ces jeux d'optique créent un effet de maelstrom, en écho à ce qui agite le personnage principal. Chez Lear aussi les repères s'embrouilleront. Le plasticien Guillaume Lachapelle réussit ici sa première scénographie théâtrale même si, malheureusement, comme l'attention du spectateur est continuellement absorbée par ce qui se passe sur la scène, on peut perdre certains des effets de ce beau procédé.

Déchéance et humiliation

La mise en scène de Denis Marleau est limpide et efficace. Des maquettes représentant des fractions de royaume, parce qu'elles sont montées sur des chariots roulant, passent facilement de main en main. Le rythme de l'action est soutenu tout au long du spectacle. Et des scènes comme celle de la tempête, métaphore puissante de la ruine qui menace Lear, où il serait presque facile de forcer la note, restent crédibles. Tout au long, l'émotion est palpable, mais bien dosée. Encore une

fois, le travail magistral de Normand Chaurette sur le texte aura contribué à cette réussite. Alors que le spectateur peut aisément se perdre dans les intrigues parallèles (et le nombre incroyable de lettres qui circulent !), il y a eu ici simplification, amaigrissement (par exemple, les apartés de Cordelia ont été supprimés au premier acte), suppression de personnages (n'apparaissent pas le duc de Bourgogne et le roi de France), ce qui a resserré le tout. Denis Marleau a concentré le propos sur le destin de ce père qui perd tout : ses filles, son royaume, mais surtout son identité avant de perdre finalement la vie. Cet immense roi ne sera plus qu'un vieil homme souffrant. Cette transformation radicale, en chute libre, est le sujet principal du spectacle.

Tous les acteurs sont remarquables, à commencer par Gilles Renaud qui incarne un Lear tout de superbe et d'assurance au début, mais qui déclinera à vue d'œil au fur et à mesure que ses filles l'accableront. Paul Savoie est juste et émouvant dans le rôle du comte de Gloucester, un autre père pris lui aussi dans un semblable engrenage de régression, alors que l'un de ses fils, à qui il accorde aveuglement sa confiance, le trahit froidement. Le comte de Kent, lui, qui se transforme en « fou » (moins fou, certes, que bien d'autres) pour rester fidèle au roi et tenter de le protéger, est incarné par un Jean-François Casabonne enflammé. C'est d'ailleurs lui qui prononcera certaines des phrases qui feront le plus réagir les spectateurs, comme lorsqu'il lance : « Quelle époque ! Des fous guident des aveugles ! » ou encore quand il dénonce le « politicien qui fait semblant de ne pas voir ce qu'il voit ». Si de telles phrases dénotent bien l'aspect politique de la pièce, ce n'est pas celui qui est le plus souligné dans ce spectacle signé Denis Marleau. En effet, celui-ci semble avoir été plutôt intéressé par les rapports entre enfants et pères. L'accent est mis sur ces fils et filles qui trahissent leurs pères, leur ingratitude et leur fourberie. Et sur le désarroi absolu des trahis.

De fait, l'insistance avec laquelle Gonoril et Regan parlent de la vieillesse de leur père et de sa supposée sénilité font plus pour l'affaiblir que son âge même. Dans l'intention manifeste de s'approprier tous ses biens, elles le maltraitent et ne lui montrent plus aucune marque de respect. Elles réussissent même à ne plus ressentir aucun devoir envers lui, se justifiant en rejetant sur sa décrépitude les causes de leur propre attitude. Plusieurs spectateurs verront là un message en écho aux discussions qui ont lieu dans notre société sur le sort réservé aux aînés... ce que le décor encourage puisqu'il peut rappeler un univers institutionnel. Il ne faudrait pas, toutefois, à mon avis, réduire la pièce à cette interprétation.

C'est d'ailleurs avec une envolée contre la déférence que l'on devrait à la vieillesse que s'ouvre le spectacle. Edmond, le fils illégitime du comte de Gloucester, provoque d'emblée le spectateur en remettant en question la tradition qui impose le respect envers le père.

« Reprenons notre rôle »

Le jeu des acteurs est parfaitement contrôlé et, sans être du tout exagéré, indique clairement les intentions des personnages. Il suffit d'observer les déplacements significatifs de Gonoril et de Regan pour comprendre leur concupiscence. De manière tout aussi efficace, les costumes caractérisent distinctement rôles et tempéraments : ainsi Cordelia, la plus jeune des sœurs, celle qui refusera de jouer la flagornerie, est-elle habillée beaucoup plus simplement que ses sœurs qui affichent ostensiblement leur richesse. Le jeu d'Évelyne Rompré lui confère de surcroît un naturel auquel on croit immédiatement, tandis que Pascale Montpetit et Marie-Hélène Thibault font de Gonoril et Regan de parfaites profiteuses rivalisant de méchanceté, d'arrogance et de ruse.

Si le public voit ces signes de duplicité chez les sœurs, le roi Lear, lui, se laisse complètement duper. La mise en scène de Denis Marleau sert parfaitement l'idée shakespearienne selon laquelle le monde entier est une scène ; en effet, tous les personnages, ici, sont tour à tour acteurs et spectateurs, tendus inexorablement vers une fin qui ne peut être que catastrophique. Valse de mensonges, cette histoire où de jeunes profiteurs jouent leur va-tout sous des apparences trompeuses illustre à merveille comment la vanité peut constituer un moteur d'action chez l'humain.

Tout ici est de l'ordre du jeu : les « bons » sont transformés en « méchants » en une fraction de seconde, les « méchants » s'approprient le terrain pour tirer profit de la situation au maximum, alors que les « bons » se réfugient dans l'imposture avec l'espoir de faire éclater la vérité. Que le monde soit une scène de théâtre, une image de ce spectacle le montre clairement : comment oublier ce roi Lear, déjà égaré devant l'ampleur de sa déconvenue, tenter de reconstituer son pouvoir en jouant avec des éléments miniatures de son royaume ?

L'homme n'est-il que titre et symboles ? À partir du moment où Lear se départit des symboles de son pouvoir, ses terres et châteaux, il perd son identité de roi... plus personne ne le verra comme tel ni ne le respectera ou presque, ce sera le début de sa fin. Cependant, c'est dépouillé de tout, éprouvé par la folie, qu'il verra finalement clair dans l'âme de ses proches.

La scène finale restera longtemps, je crois, dans l'esprit des spectateurs. Quelle puissance d'évocation dans cette image où les personnages, agglutinés les uns aux autres, forment un bloc dont ils se détacheront un à un dans une lente, très lente, chute ! Cette proposition est une solution éminemment esthétique au défi que représentent les dénouements des tragédies shakespeariennes où tout le monde s'entretue. Ici, chacun s'écroule, se « liquéfie » devant nous. La mort, cet affaissement de l'âme et du corps, trouve ici une des images les plus fortes qu'il m'ait été donné de voir au théâtre. ■



L'Histoire du roi Lear de Shakespeare, mise en scène par Denis Marleau (TNM, 2012).

Sur la photo : Paul Savoie, Jean-François Blanchard, Jean-François Casabonne, Évelyne Rompré, Gilles Renaud, Vincent-Guillaume Otis, David Boutin, Denis Gravereaux, Pascale Montpetit, Marie-Hélène Thibault et Bruno Marcil. © Yves Renaud.